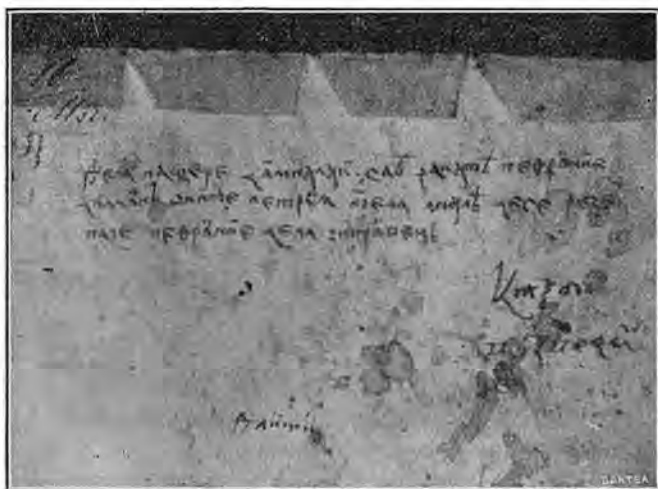


ARTICOLE MARUNTE

I

Une inscription dacoroumaine de la fin du XVII^e siècle provenant de Bulgarie

La bibliothèque du Lycée de Ljubljana (*Državna li-*



cejska knjižnica v Ljubljani, Yougoslavie) conserve un psautier slave dans la rédaction serbe ¹⁾ • *Cod Kopitar* 16 Les psaumes précédés d'une introduction et de la préface de St. Basile le Grand ²⁾ font le contenu du manus-

¹⁾ Au début, il lui manque quelque chose. Quant à la langue de la rédaction, cf. feuille 1: *сѣтъ прѣвѣ. . на конца* de l'introduction au psautier (cf. *Psalt Bon*, ed. Jagić, p. 1—4).

²⁾ Feuille 1—4: *васнага великаго похвалобѣ въ началѣ ѿ аѿмѣмъ, вѣсѣко еписѣпа .*

crit ¹⁾ Le papier provient du XV-e siècle L'écriture cyrillique peut être du même siècle M. Kos, professeur de paléographie à l'Université de Ljubljana, à qui je dois ces renseignements, pense aussi à la fin du XVI-e ou au commencement du XVII-e siècle comme temps où il a été écrit Il appartenait au monastère serbe de Sisa-tovac ²⁾ (Fruška gora, en Syrmie)

Ce codex est d'une certaine importance pour le roumain C'est parce qu'il contient à la seconde page de la couverture trois lignes d'une inscription roumaine qui n'a pas été écrite de la même main que le manuscrit et qui, paléographiquement, — à en juger au moins d'après ce que m'en a communiqué M. Kos, à l'obligeance duquel je dois la présente photographie —, appartient à la fin du XVII-e ou au commencement du XVIII-e siècle

La voici d'abord en caractères cyrilliques : ДѢЛА НАШЕРЕ
[†]
 ДОМНОУЛОУНІ САР ФАКОУТІК ПЕДРОНИЕ || ДИАКОНЪ СКІТЕ ЛЕПОНІА
 ИЧЕЛА АНОУЛЪ ДЕ СЕ ФЕЧЕ || НАЧЕ ПЕДРОНИЕ ДЕЛА ЧИПРОВЕЦЪ |

Ce que je lis de la manière suivante

De la naștere domnului s'au făcut Pe-tronie, diacon s(a)nctete letruie, în cela anul de se fece pace Petronie de la Ciprovet

L'orthographe cyrillique de cette inscription est très curieuse. Elle présente cependant des analogies avec d'autres documents serbes D'abord, son auteur ne fait aucune différence entre **ж** et **ѣ** dans les mots qui s'emploient en slave ³⁾ Ainsi il écrit ДИАКОНЪ et ЧИПРОВЕЦЪ avec le même **ѣ** au lieu d'écrire le premier mot avec **ж**.

D'autre part, dans les mots roumains, il écrit pour **ж**

¹⁾ Les cantiques commencent à la feuille 5

²⁾ C'est là ce qui nous est indiqué par сѣ ѿ аѿти монаѿѿра шѿшаторѿца

³⁾ Cf sur **ѣ** pour **ж** et **ѣ** dans les documents serbes maintenant Ilie Bărbulescu, *Curentele literare la Români în perioada slavonismului cultural* (1928), passim, idem, *Fonetica alfabetului cirilic în textele române din veacul XV și XVII etc.*, p. 272 et suiv

Pour cette dernière écriture il y a aussi des analogies dans les manuscrits cyrilliques de Raguse (Dalmatie) où, inversément, *ѣ* est écrit pour la consonne *v* *похѣааи* = *pohvali* et, de même, dans le livre destiné pour les catholiques bulgares, intitulé *abagar*, imprimé en 1651 *ѣреме* = *vreme*, etc.¹⁾ M. Bărbulescu²⁾ et d'autres ont raison de voir ici l'influence de l'écriture latine qui ne distinguait pas *v* et *u*. Notre Petronie, auteur de l'inscription, a écrit, inversément, le *к* cyrillique pour *-u* dans *a ũ*³⁾ Y a-t-il été induit par quelque considération d'ordre phonétique? Il a pu être frappé par la différence qui existe entre *u* de *a ũ* et celui de *făcut*, *anul* et *anului* où il est plénison.

On peut admettre qu'il ait réfléchi là-dessus parce qu'il écrit *u* aussi d'une troisième manière, avec *у*, signe qui provient de l'ypsilon grec et qu'on emploie dans les documents cyrilliques avec la valeur de *u*. C'est là ce que nous trouvons dans *уеууа* que nous expliquerons plus bas. Il convient de constater que, cette fois, il emploie ce signe dans un mot d'origine grecque.

Ces constatations orthographiques nous font apparaître Petronie comme très savant pour son temps. Il connaît l'écriture cyrillique et ses différents procédés. Son savoir slave est doublé de la connaissance de l'orthographe latine. Ce n'est pas du tout un ignorant.

Il faudrait de nouveau examiner les manuscrits cyrilliques sur ce point-là. Cf. quelque chose sur cette question extrêmement importante chez Bărbulescu, *Fonetica*, etc., p. 376 et suiv.

¹⁾ *Archiv für slav. Philologie*, vol. XVII, p. 14 et vol. XXVI, p. 172. Mladenov, *Geschichte der bulgarische Sprache*, p. 138 § 61 explique *ѣ* dans ce cas par *у* à Svištov.

²⁾ *Cur ntele*, etc., p. 219 et suiv., idem, *Fonetica*, etc., p. 433.

³⁾ C'est le second exemple de cette façon d'écrire. Cf. *ав фекѣт* *a ũ fecot* d'un acte du XVII^e siècle chez Jorga, *Doc. rom. din Arhiv. Bistriței*, v. II, 9, I, 19 cité chez Bărbulescu, *Fonetica*, etc., p. 432. En slave, il n'y a qu'un seul exemple provenant d'un manuscrit ecclésiastique russo-slave du XVII^e siècle *поучении* à côté de *поучиниѣ* cité chez Bărbulescu, *Fonetica*, etc., p. 432 où il n'y a cependant pas de „*u jumătătit*”.

Ce qui est encore plus curieux c'est de constater dans $\lambda\epsilon\tau\upsilon\rho\eta\iota\alpha$ la graphie $\lambda\epsilon$ pour ʔ ou $-\text{h}\epsilon$ qu'il écrit deux fois dans son nom $\mu\epsilon\tau\rho\eta\eta\epsilon$ ¹⁾. Je crois qu'il y a été induit par une fausse régression. Il pouvait savoir qu'en bulgare on dit ĭ a pour serbocroate ĭe lĭa to pour lĭe to > a sl eccl $\lambda\text{ʔ}\mu\text{ʔ}$ etc. Ayant adopté ʔ pour ʒ , il ne pouvait plus écrire ʔ pour ĭe . Il ne lui restait donc que $-\text{h}\epsilon$ à la disposition. Mais cette graphie, il l'a réservée pour son nom. Il lui a peut-être paru plus juste ou plus savant d'employer, dans le mot d'origine grecque, la fausse écriture d'après le bulgare. D'ailleurs, on trouve pêle-mêle ʔ et $\lambda\text{p e}$ dans l'Apocalypse de l'apôtre Paul, texte provenant de XVII-e siècle (cf Polivka, *Starine* v XIX p 196).

Il fait preuve de la même fausse science lorsqu'il écrit la consonne t . Trois fois, il l'écrit simplement m . Ce n'est que dans son nom qu'il écrit deux fois ʒ , signe qui provient du grec ʒ . Cela lui paraissait sans doute plus savant ²⁾.

Après ces constatations je crois pouvoir aborder la question de savoir ce que c'est que ce curieux $\lambda\epsilon\tau\upsilon\rho\eta\iota\alpha$. J'y vois le mot grec $\lambda\epsilon\iota\tau\upsilon\rho\eta\gamma\acute{\iota}\alpha$ > roum. leturghie „messe” ³⁾. Sa graphie nous dit qu'il a lu le mot grec à la façon grecque moderne $\gamma\iota = i$, cf en roumain $a\text{ i a s (z) m } \grave{a}$

¹⁾ Il est probable qu'il le prononce sans ĭ lĭe . Il y a de telles graphies depuis le XI-e siècle, cf чѣтинѣ dans la *Savina Knjiga* (XI-e siècle).

²⁾ Sur la valeur t pour ʒ dans les textes roumains du XVI-e siècle, voir Bărbulescu, *Fonetica*, etc., p 482.

³⁾ Dans e au lieu de i régulier qui se trouve en roumain aussi bien qu'en serbocroate (l i t u r g i j a ou $-\text{d i j a}$) et qui correspond à la prononciation grecque moderne $\epsilon i < i$, à la $\delta\eta\mu\omicron\tau\iota\kappa\acute{\eta}\ \gamma\lambda\omega\sigma\sigma\alpha$, il faut sans doute voir l'influence de la $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\epsilon\acute{\upsilon}\sigma\sigma\alpha$ sur les peuples balkaniques. On veut imiter la diphthongue ancienne grecque ϵi , mais à cause de la dissimilation $\epsilon i \rightarrow i < e - i$, qu'on trouve en roumain $p e$ dans $\text{d o n i } \text{ʒ} \grave{a}$ < slave $\text{d o i } \text{ñ i c a}$ et en serbocroate dans le nom de lieu G o j m e r j e < aujourd'hui G o m i r j e (Croatie), on fait disparaître ĭ de e ĭ . La question très importante de l'influence de la $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\epsilon\sigma\sigma\alpha$ sur l'élément grecs peuples balkaniques mériterait d'être étudiée tout particulièrement. Cf aussi *ZfrPh* L, p 260.

côté de *aghiazmă* < *ἀγίασμα* et dans les langues balkaniques

Ce qui nous déconcerte, c'est que nous constatons aussi une curieuse métathèse de *r* dont je ne trouve aucune attestation lettrée. A-t-il vraiment ainsi parlé? Je l'ignore. Une faute graphique serait également possible, vu la même métathèse fautive dans *сѣнѣ* pour *sanctus*.

Dans ce dernier mot, il fait preuve encore une fois de ces connaissances latines. C'est qu'il n'emploie pas l'abréviation slave ou roumaine pour *sanctus*. Il raccourcit *sanctus* en mettant *k* à la place qui ne lui convient pas.

Il en suit que dans *сѣнѣ ѿмръвѣ* il faut préférer voir le génitif latin que le génitif slave, au moins pour ce qui est du premier élément.

Le caractère savant de son écriture est par conséquent hors de doute.

A ces considérations sur son orthographe il faut ajouter encore ceci. Ce qui attire notre attention, c'est la forme serbocroate dont il écrit son nom *-ius* des noms de personnes latins ou *-ios* des grecs est rendu toujours par *-ije* en serbocroate et non pas par *-ий*. Cela s'explique très facilement par le fait que les propagateurs catholiques en Bulgarie étaient pour la plupart des catholiques serbocroates¹⁾. Le premier évêque de Serdica avec le siège à *Čiprovci* était un franciscain bosniaque. Or, *Petronie* < *Petronius*, au nom latin et à la forme serbocroate, a suivi l'exemple de ses maîtres.

Quant au côté linguistique, il faut relever *a ŭ* du pluriel pour *a* du singulier, ce qui correspond à l'usage ancien. Ensuite, il importe de signaler la conjonction de dans la fonction du pronom relatif²⁾ *în cela a nul de se fece pace*, comme il est de règle dans la Mounténie et dans les contes populaires.

¹⁾ Cf. Jireček, *Cesty po Bulharsku*, p. 204 ainsi Petar iz Soli (aujourd'hui Tuzla, Bosnie) (+1623), Petar Bogdan Barkšić (1640), etc.

²⁾ Cf. Dimand, *Zur rumanischen Moduslehre*, p. 25, 4 et suiv.

Il s'agit maintenant de savoir ce que veut dire cette inscription. Il est hors de doute qu'elle n'a aucun rapport avec le psautier de Šišatovac. La main qui l'a écrite est une autre et, surtout, elle ne fait en aucune façon partie du manuscrit serbe. Elle semble plutôt provenir d'un ouvrage où elle servait de titre et qui nous est malheureusement perdu. C'est probablement au temps qu'on faisait relier le psautier serbe qu'on a pris la première page de ce manuscrit roumain perdu. On l'a arrachée pour la coller ensuite à la seconde page de la couverture du psautier.

Ce qui est curieux, c'est qu'on constate encore ceci. La tournure chronologique de *la naștere domnului* n'est suivie ni précédée d'aucun chiffre, ce qui veut dire qu'elle ne fait partie d'aucune date. Elle paraît être le commencement d'une chronique que Petronie a composée pour son usage. C'est là ce qu'il dit lui-même.

On pourrait objecter, il est vrai, que l'inscription en question peut constituer aussi un essai ou un exercice en langue ou écriture roumaines d'un Roumain ou d'un Slave¹⁾ qui a appris quelques bribes de roumain, tournures chronologiques etc. Cette éventualité n'explique pas bien pourquoi c'est justement *s'au făc ut et în cel a n ul de* qu'il emploie.

C'est justement cette dernière indication chronologique qui parle, on pourrait le dire, presque décisivement contre la seconde éventualité. Là il nous est indiqué le temps où Petronie a écrit son manuscrit, c-à-d la chronique prétendue. C'était dans l'année, dit-il, qu'on a conclu la paix. Qui a conclu cette paix et avec qui? Il n'en dit

¹⁾ Parmi les propagateurs catholiques d'origine serbocroate à Chi-provaz il y avait en effet de tels qui ont appris le roumain, cf. a. 1643 per vescovo in Moldavia propone il P. Marco Bandino Bosnese, che sa la lingua valacca usata in Modavia, e sa l'ilirica (= bulgara) che usano li Paulinisti, cf. Fermeșdău, *Acta Bulgariae ecclesiastica* (Mon spect. historiam Slav. meridionalium, v. XVIII), p. 137.

malheureusement rien. On ne peut que faire des conjectures là-dessus. Toute certitude est exclue.

L'indication de Petronié, paraît-il, pourrait avoir trait aux événements qui se sont déroulés aux environs de 1688 quand les Autrichiens sont venus à Čipórovci¹⁾. A cette époque, les Pavlikiani de ces contrées se sont soulevés

¹⁾ La forme dont il écrit ce nom de lieu mérite aussi d'être relevée. La forme actuelle est Čipórovci, nom pl. Ce nom de lieu appartient donc à la même catégorie qu'une foule d'autres qui désignent originellement l'établissement d'une famille dont le nom est également au pluriel comme celui de lieu. Cette catégorie est extrêmement répandue dans les toponomastiques slave et roumaine, cf. Vinkovci, Bošnjaci, Nijemci, etc. en serbocroate en regard de București pe en roumain. En écrivant чипровица notre Petronié ne suit pas l'usage slave actuel. Il n'écrit pas le nom pl. slave. Il écrit en somme, la même chose que les prêtres catholiques du XVII^e s. qui l'écrivent aussi au singulier Chiprovaz a 1565 etc -atz, a 1622 etc ou -acium (a 1628 etc), -atium a 1614 etc ou ital Chipurovaz a 1578 (Fermendžiu, *Acta Bulgariae eccl.*, p. 397 et passim) avec le phonétisme serbocroate k > a, tandis que i, chez Petronie, pour k est bulgare et non pas serbocroate, cf. Kiprovec, *Period Spisanje*, vol. III, p. 11 dans une notice bulgare. Deux documents serbocroates en caractères cyrilliques de 1629 donnent ce nom de lieu aussi au singulier, y чипровица Fermendžiu, o c., p. 33 (XXXI), чипровац a 1637 (*ibidem*, p. 45), mais le troisième document serbocroate l'écrit plus régulièrement au pluriel (*Glasnik srp uć društva*, vol. 56, p. 357) Čipurovci. Ce qui est curieux c'est de rencontrer aussi u pour i dans un document cyrillique y чипровиц a 1637 (Fermendžiu, o c., p. 43). Ce sera sans doute l'influence de la labiale suivante. La consonne v de la graphie de Petronie remonte à h d'autres textes serbocroates en caractères cyrilliques, et celle-ci remonte à k qu'on trouve en effet en bulgare, cf. aussi a 1799 civitate Kiprovacz (Fermendžiu, o c., p. 291). Jureček peut avoir, par conséquent, raison quand il l'explique par grec κηπόριον „jardin” d'où l'adjectif slav kiprov, substantivé ensuite avec le suffixe -ica pour désigner l'établissement d'une famille v ou lieu de h s'explique par la confusion de ces deux consonnes, confusion qui se trouve même chez les Serbocroates et d'autant plus chez des étrangers. Cette confusion à elle seule ne nous autorise pas à conclure avec sûreté que notre Petronie était Roumain d'origine. Il pourrait même provenir de Bosnie, de Travnik p. e. ou l'on ne distingue pas les deux consonnes et avoir appris le roumain comme P. Marco Bandino que nous avons cité dans la note précédente.

contre les Turcs, prématurément malheureusement. Leur insurrection a échoué. Les Turcs les ont dispersés dans la suite. Une partie en a émigré en Transylvanie où, à Vințul de Jos, ils ont fini par devenir Roumains¹⁾. La paix à laquelle Petromie fait allusion, est probablement la paix de Karlovci (en Serbie, 26 février 1699).

Il est plus important et plus sûr l'autre fait qui suit nécessairement de l'existence de cette inscription. C'est tout d'abord le fait que ce même Petromie indique sa fonction ecclésiastique d'une façon nette et qui n'est pas du tout commune. Il dit pour lui qu'il est le diacre de la sainte messe, c-à-d. qu'il aide au service divin. L'abréviation dont il se sert pour *s a n c t u s* nous dit qu'il est prêtre catholique et pas du tout orthodoxe, ce qui s'accorde admirablement avec le fait que Čipórovci était le siège d'un évêché catholique pour les Bulgares depuis 1581 et dont ressortissaient les missions parmi les Pavliani et les schismatiques non seulement en Bulgarie mais aussi en Valachie et en Moldavie²⁾.

A la fin, l'auteur de l'inscription répète encore une fois son nom, cette fois pour le munir de l'indication de sa provenance. Il était de Čipórovci (Bulgarie), dit-il, où nous savons que se trouvait le siège du mouvement catholique pour la Bulgarie et les pays roumains limitrophes. Il est, par conséquent, évident que, dans notre Petromie, il faut voir un des propagateurs fervents de la foi catholique élevé à Čipórovci pour les pays roumains.

Le fait le plus important que nous apprenons dans notre inscription c'est que les prêtres catholiques de Čipórovci cultivaient aussi le roumain pour leurs buts de propager le catholicisme dans les Principautés rou-

¹⁾ Cf. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 464 et *Das Fürstenthum Bulgarien*, p. 108 et suiv.

²⁾ Voir sur tout cela l'excellent recueil des documents publié par P. Fr. Eusebius Fiermendžiu cité aux notes précédentes.

maines¹⁾ Elle nous en a conservé un échantillon très intéressant écrit dans un roumain correct et qui pourrait provenir même d'un Roumain natif

P. SKOK

II

Despre metateza lichidelor în elementele slave din limba română

Două studii, apărute în ultimul timp, îmi dau ocazie să revin la chestiunea de care m'am ocupat în articolul „*Les diphthongues à liquides dans les éléments slaves du roumain*” [Mélanges de l'École Roumaine en France, 1925, II-e partie] Problema prezentând un interes principiar, mai ales față de părerea repetată în ultimul timp că elementele slave au început a intra în limba română abia în sec. al X-lea (I. Bărbulescu, *Individualitatea limbii române și elementele slave vechi*, 1929), această revenire nu este de prisos. Argumentele noi din studiile de care voi vorbi (R. Ekblom, *Zur Entwicklung der Liquidaverbindungen im Slavischen* I—II (Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet 1 Uppsala 24 9, 25 4, Uppsala-Leipzig, 1927, 1928), — E. Schwarz, *Zur Chronologie der slavischen Liquidenumstellung in den deutsch-slavischen Berührungsgebieten* (Zeitschr. f. sl. Phil. IV, 1927, pp. 361—369), confirmă părerea că *baltă*, *daltă*, *gard*, *scovardă* ș. a. reprezintă o pătură veche de elemente slave intrate în limba română.

Trebuie părăsit punctul de vedere al unei cronologii fixe cu privire la intrarea elementelor slave în limba română. Elementele slave au intrat în diferite epoci din diferite direcțiuni, chiar dacă cele venite din domeniul bulgar au precumpănit ca număr și ca timp. Ce privește epoca cea mai veche a intrării elementelor slave în limba română ea trebuie să coincidă cu epoca în care Românii au venit în contact cu Slavi. Istoriceste este stabilit că Slavi erau așezați

¹⁾ Voir maintenant sur la question très importante de l'encouragement par le catholicisme de l'emploi du roumain Bărbulescu, *Curentele* etc. p. 54 et passim. Cf. *Slavia*, VII, p. 778